

Commentaires sur al guerre actuelle

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **84 (1939)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Commentaires sur la guerre actuelle

Pronostics déjoués. — La campagne de Pologne.
Les opérations franco-allemandes.

A l'heure où ce numéro s'imprime, il n'est pas aventuré de dire qu'une première phase de la guerre actuelle s'est déjà jouée. Cette phase comporte des enseignements ; et s'il est trop tôt pour prétendre à les dégager, il paraît utile de formuler dès maintenant certaines remarques qui pourront être rangées, de mois en mois, sous le titre modeste de « commentaires ».

* * *

Une première remarque, tout à fait générale: les pronostics qui se retrouvaient, le plus souvent, sous la plume de la plupart des écrivains militaires et des chroniqueurs politiques, ont reçu un démenti éclatant : ils prédisaient que, sur tous les théâtres d'opérations, les hostilités s'ouvriraient par de vastes offensives aériennes qui jetteraient le trouble, non seulement dans les capitales et les grands centres des divers pays, mais sur les voies et les nœuds de communication, et qui donneraient lieu à de véritables batailles aériennes.

Or la mobilisation et la concentration ont pu s'effectuer en Allemagne comme en France et en Angleterre, sans accident et sans retard, suivant l'horaire prévu dès le temps de paix. Sur le théâtre occidental, les dispositifs français et allemand ont été mis en place conformément aux plans.

On admettait aussi qu'il n'y aurait plus, à proprement parler, de « déclaration de guerre » et que les premières hos-

tilités pourraient succéder directement à une période de « tension diplomatique ».

Mais ce qui s'est passé paraît autrement complexe : d'une part, les hostilités ont commencé alors que l'offensive diplomatique — échange de notes, d'ultimatums, tentatives de pression et mise en demeure, propagande — paraissait loin d'être achevée ; d'autre part, le tour que prenaient ces premières hostilités, et, entre autres, l'allure rapide de la campagne de Pologne, venaient soit renforcer soit renverser cette action politique, alors que des surprises de l'ordre diplomatique pouvaient encore, sur d'autres théâtres, modifier des plans de guerre, des concentrations stratégiques en voie d'exécution.

Dès lors, on n'aperçoit plus de séparation bien nette entre les opérations de guerre et celles de la diplomatie ou de la propagande. Les unes sont inséparables des autres, et il faut s'attendre à ce que la guerre les fasse apparaître en collaboration ou en concurrence perpétuelle.

* * *

Les deux théâtres d'opérations ouest et est, offrent un contraste absolu au point de vue de la stratégie et de la tactique.

En Pologne, la campagne offensive a été menée à une vitesse foudroyante, qui semble avoir dépassé les prévisions les plus optimistes des Allemands eux-mêmes.

La doctrine allemande d'emploi des grandes unités mécaniques avait été élaborée dès 1934, et il semble que pendant quatre à cinq ans elle ait donné lieu à toutes sortes de controverses. On se rappelle aussi que la marche « de paix » des unités motorisées à travers l'Autriche, au moment de l'Anschluss en mars 1938, et même à travers la Bohême et la Moravie, en mars 1939, avait causé maintes déceptions quant à la résistance du matériel. Mais la leçon qui en fut tirée a porté ses fruits. Favorisés par le beau temps qui était, sur les pistes et à travers le terrain polonais, une

condition *sine qua non*, les grandes unités motorisées allemandes ont été employées comme une cavalerie à grand rayon d'action, à puissance de choc et de feu. Par leurs entreprises sur les flancs et les arrières des troupes polonaises, elles ont prévenu la bataille et l'ont souvent interdite ou rendue inutile ; elles ont remplacé l'action par la menace, le choc par la manœuvre, la poursuite par le dépassement.

Il est curieux de reproduire à ce propos quelques extraits d'un ouvrage intitulé : *Achtung Panzer (Garde à vous, les chars)*, dû à la plume du général allemand Guderian, qui était, tout récemment encore, inspecteur des forces blindées allemandes. Ces extraits, dont la traduction a paru dans *Le Temps* du 17 septembre, résument la doctrine offensive des grandes unités blindées — ou « mécaniques », — comme on dit en France :

« Il est avantageux d'attaquer au petit jour ou par léger brouillard, parce que les armes anti-chars ne peuvent pas utiliser toute leur portée et sont surprises par la brusque apparition des chars.

» Il importe de pénétrer rapidement et profondément dans la position ennemie avec des chars nombreux...

» Il faut, en même temps, attaquer les batteries ennemies qui, de leurs positions, prennent part à la lutte anti-chars...

» Sans vouloir en faire un schéma, nous articulerons notre attaque en quatre échelons.

» Le premier doit paralyser l'action des réserves et des chars ennemis et mettre hors de combat les états-majors et les organes de commandement. Sur son chemin, il se bornera à détruire les armes anti-chars ennemies, sans se laisser engager dans d'autres combats.

» Le deuxième échelon a pour mission de détruire l'artillerie ennemie et les armes anti-chars qui sont dans le voisinage de cette dernière.

» Le troisième échelon doit permettre aux fantassins et aux armes auxiliaires des chars de traverser la position d'infanterie ennemie.

» Le quatrième échelon, enfin, qui ne peut être constitué que si les forces engagées sont importantes, est utilisé comme réserve de commandement et pour l'enveloppement des fronts qui résistent.

» Cette attaque puissante doit pénétrer sur un large front dans la position ennemie, et les vagues doivent se suivre sans interruption jusqu'à l'objectif. Tous les échelons, après avoir rempli leur première mission, doivent pousser de l'avant, afin d'être disponibles pour le combat contre chars, auquel il faut s'attendre. »

Cette doctrine a trouvé son application immédiate et sa confirmation éclatante dans la campagne de Pologne. Elle a paralysé l'exercice du commandement et l'une de ses attributions essentielles, le jeu et l'engagement des réserves, et, quelle que fût la bravoure déployée par l'armée polonaise, elle lui a arraché l'initiative des opérations, à un degré qui semble sans précédent.

Aux augures qui prédisaient que sur tous les théâtres d'opérations on aboutirait très vite, grâce à l'appoint du matériel, à des fronts continus et à la stabilisation, la manœuvre des grandes unités blindées allemandes impose un autre démenti.

L'usure du matériel (chars et avions) et la consommation des carburants ont pu être énormes : l'allure rapide imprimée aux opérations est venue balancer les effets de cette usure et de cette consommation.

En Pologne, l'arme aérienne a pu agir de deux manières : sur le plan stratégique, en bombardant les voies d'acheminement et de rocade et les grands nœuds de communication ; sur le plan tactique, en coopérant étroitement à la manœuvre des troupes.

* * *

Au contraire, sur le front franco-allemand, au cours des quinze premiers jours, la stratégie s'est à peine dégagée et les effets de la tactique ne se déchiffrent qu'avec peine.

La situation initiale rappelait, en gros, celle des belli-

gérants disposés sur des fronts fortifiés à la fin de la guerre 1914-1918. Mais les objectifs que s'assignait l'assaillant, pendant ces deux premières semaines, paraît bien plus limité que celui des Allemands pendant le *Friedensturm* de l'été 1918 ou des Franco-britanniques dans leur offensive du 8 août sur le plateau de Santerre.

Deux positions fortifiées, qu'on appelle à tort les « lignes », les positions Maginot et Siegfried, de chaque côté de la frontière, ont une valeur essentiellement défensive. Construites en temps de paix, dotées de tous les perfectionnements techniques, elles diffèrent l'une de l'autre par la profondeur et peut-être par la qualité des matériaux ou le degré d'achèvement des ouvrages. Mais ni l'une ni l'autre ne constituaient, à proprement parler, des bases d'offensive ou d'attaques.

C'est dans le terrain intermédiaire que celles-ci durent être cherchées et avancées par des actions limitées, qui se décomposèrent en progressions locales et successives.

Dans ce sens restreint on a pu dire que l'initiative des opérations appartient aux Français : ils furent maîtres de choisir le secteur de leurs progressions, entre Rhin et Moselle, la date où elles furent déclenchées, les 4-5 septembre et d'y affecter les troupes et le matériel de leur choix.

Pendant ce temps, un autre secteur, sensiblement de la même longueur, entre Bâle et Haguenau, demeurait passif.

Entre la frontière suisse et celles du Luxembourg, la densité des effectifs fut tout de suite considérable du côté français. En revanche, le dispositif allemand ne se renforça qu'au fur et à mesure des besoins immédiats, sans que cette mesure influât sensiblement sur le cours des opérations en Pologne.

Notons que les opérations franco-allemandes, jusqu'au jour où nous écrivons ces lignes, n'ont pas dû réserver de grandes surprises ni à l'un ni à l'autre des adversaires. Elles ont pu être réglées et ordonnées dès le temps de paix ; elles eurent un caractère méthodique et déjouèrent, une fois de plus, les pronostics des augures qui voulaient que, dans

la première prise de contact au moins, le facteur « surprise » jouât un certain rôle.

La coopération des armes terrestres : brèves préparations d'artillerie, action des chars au profit immédiat de l'infanterie, dont la mission est surtout d'occuper le terrain et de réduire les résistances locales, a fonctionné suivant les principes formulés dans les plus récents règlements français.

Mais les deux fronts se trouvant en contact étroit, l'arme aérienne n'a pas pu agir au profit direct de ces fortes reconnaissances offensives ou de ces progressions locales. Elle a surtout complété l'action de l'artillerie lourde en bombardant les nœuds de communication à proximité du front.

* * *

On voit que les exemples qui nous viennent des deux théâtres d'opérations sont absolument différents.

Il n'est pas question, pour nous autres Suisses, d'avoir à « choisir » entre l'un ou l'autre. Nous n'avons pas de « Ligne Siegfried ou Maginot » et notre terrain ne se prête pas aux manœuvres de la plaine polonaise. C'est à une bataille « suisse » que nous devons nous préparer pour le cas où nous serions assaillis, et cette préparation se basera sur des enseignements que nous devons savoir recueillir à l'est comme à l'ouest.